



DU MONDE

Une fantasque mélancolie

La Somme de nos folies
de Shih-Li Kow

Traduit de l'anglais (Malaisie)
par Frédéric Grellier, Zulma, Paris,
2020, 320 pages, 9,95 euros.

LUBOK Sayong, un trou perdu au pied des montagnes malaisiennes, enserré par deux rivières qui ont une tendance perverse à déborder à la moindre pluie. Les habitants ont l'habitude des inondations et n'en font pas une histoire. Le tourisme est pratiquement inexistant. Il est vrai que les attractions sont peu nombreuses, hormis le lac de la Quatrième Épouse, ainsi nommé parce que, en des temps reculés, une jeune fille promise à un vieux potentat local préféra s'y tuer, et les deux petits lacs adjacents, où ses suivantes choisirent le même sort. Il y a le bar-restaurant Hemingway (où l'écrivain ne mit jamais les pieds) et les poteries d'Ismet, qui ne sont pas franchement emballantes. L'industrie se résume à une conserverie de litchis, dirigée par le vieux Auyong. Le surintendant adjoint Sevaraja assure l'ordre public. C'est une ville à majorité musulmane, mais Chinois, Malais, Indiens et leurs mélanges vivent ensemble paisiblement. Tout le monde se connaît et tout le monde est au courant de tout. Bref, Lubok Sayong vit un paisible train-train et ne fait pas le moindre effort pour dynamiser les choses.

Beevi est une femme de caractère (qu'elle a plutôt mauvais). Elle habite au bas de la ville, seule dans sa jolie maison. Sa sœur Assunta vit avec son mari sur la colline, dans une immense demeure bâtie par leur père pour ses quatre épouses et leurs flopées d'enfants, pourvue de dix toilettes dont les chasses d'eau fonctionnent parfaitement : la Grande Maison. Assunta et son mari se tuent en voiture ; Mary-Ann, la petite orpheline qu'ils venaient d'adopter à Kuala Lumpur, en réchappe de justesse. Beevi adopte Mary-Ann et s'installe avec elle dans la Grande Maison maintenant vide, qu'elles transforment en B & B un peu fouraque, où les rejoint bientôt Miss Boonsidik, un garçon plein de



fantaisie qui entreprend de changer de sexe. Parmi les premiers clients, un couple d'Américains, les Miller. Tim Miller va à la pêche au lac de la Quatrième Épouse et se fait avaler tout entier par un gigantesque poisson, dont on soupçonne qu'il est celui que Beevi a jeté à l'eau, lors de la dernière grande crue, parce qu'il s'ennuyait à mort dans son bocal. À partir de ce moment-là, Lubok Sayong devient le lieu de toutes les folies.

Cette histoire, qui commence par un déluge et une éclipse de Soleil et s'achève par la retraite de Beevi et d'Auyong, quelques années plus tard, est racontée tour à tour par celui-ci et par Mary-Ann, en brefs chapitres qui sont chacun comme une nouvelle. C'est frais, très drôle, d'un charme surprenant. Et aussi d'une surprenante mélancolie. Dans le monde qui impose peu à peu son ordre à Lubok Sayong, ce monde dont Kuala Lumpur, la grande capitale voisine, est le modèle brutal, il n'y a pas de place pour l'âme des choses. Les valeurs de ce monde-là, l'argent, la consommation, le tourisme global, la «réussite», se paient de la destruction de la beauté. Ou de son remplacement par des simulacres. Cela passe discrètement dans ces pages délicieuses, jamais moralisatrices, ni sentimentales ni nostalgiques d'un passé idéalisé. À lire Shih-Li Kow, il nous vient des images de l'époque où Hollywood savait si bien nous divertir, mais aussi des scènes des romans de J. D. Salinger ou de Carson McCullers ; car on touche ici à une légèreté profondément attachée à la diversité humaine, pour laquelle ce roman est un aimable plaidoyer.

MARIE-NOËL RIO.

IDÉES

ARAB MARXISM AND NATIONAL LIBERATION : SELECTED WRITINGS OF MAHDI AMEL. – Sous la direction de Hicham Safieddine
Brill, Leiden, 2021, 148 pages, 180 euros.

Une introduction inédite à l'œuvre du philosophe Mahdi Amel – assassiné en 1987 –, dont Gilbert Achcar signe l'avant-propos. Dans la première partie, l'éditeur revient sur la trajectoire du « Gramsci arabe », qui fut l'un des principaux intellectuels du Parti communiste libanais. La seconde partie rassemble six textes traduits pour la première fois en anglais, dont une lecture critique de l'analyse de la pensée marxiste par Edward Saïd et une étude de la perception de l'héritage culturel par la bourgeoisie arabe, qui permettent d'aborder une réflexion féconde, atterrée à bâtir une théorie marxiste adaptée aux réalités des pays du Sud. Pour Amel, il s'agit de prendre comme angle d'approche central la question du colonialisme, ou de l'impérialisme, pour comprendre le phénomène du « sous-développement ». Révolution socialiste et libération nationale sont pour lui deux processus étroitement liés. Une contribution toujours majeure, alors que, dix ans après le début des révoltes arabes de 2011, les questions de souveraineté nationale et d'alternative socio-économique demeurent d'actualité.

AYA KHALIL

LIBERTALIA, UNE RÉPUBLIQUE DES PIRATES À MADAGASCAR. Interprétations d'un mythe (XVII^e-XXI^e siècle). – Alexandre Audaud
Hémisphères, Paris, 2020, 384 pages, 24 euros.

Dans le second volume de *General History of the Pirates* (1728), le capitaine Charles Johnson évoque une république libertaire fondée dans le nord de Madagascar par les bandits des mers Olivier Misson et Thomas Tew et par le religieux Angelo Caraccioli : Libertalia. Depuis cinquante ans, le mythe ne cesse de gagner du terrain et suscite de nombreuses lectures : utopie autogestionnaire pour les historiens Christopher Hill et Marcus Rediker ou l'anthropologue David Graeber ; matière littéraire fertile pour Gilles Lapouge, Michel Le Bris, Daniel Vaxelaire et d'autres ; enfin, curiosité permettant d'attirer les touristes. Doctorant en histoire de l'Afrique, Alexandre Audaud, confrontant les archives et le terrain au mythe, confirme que le paradis pirate n'a jamais existé : il s'agit d'une fiction attribuée à Daniel Defoe ou à son collaborateur, et inspirée par l'égalitarisme dissident opposé à l'Église anglicane. Pour l'auteur, le mythe s'est construit contre les Malgaches : Misson, gentilhomme français en rupture de ban, a été considéré par les administrateurs coloniaux (notamment l'historien Hubert Deschamps) comme un pionnier.

NICOLAS NORRITO

ARTS

LE LIVRE DE 300 GRAVURES. Allemagne, Suisse, Argentine. – Clément Moreau
Plein Chant, Bassac, 2020, 320 pages, 25 euros.

Les éditions Plein Chant, qui ont publié en 2018 *Nuit sur l'Allemagne*, de l'Allemand Carl Mefert, aussi connu après 1933 sous son pseudonyme de Clément Moreau, poursuivent avec ses *Premiers Travaux suivi d'Art prolétarien* (1927-1934) et *Le Livre de 300 gravures*, qui va jusqu'aux années 1970. Chacune de ces gravures use de l'extraordinaire puissance de déflagration de la taille et de la réserve (les blancs) par rapport au noir de l'épargne : le combattant frappé par les balles de la police lors de l'insurrection de 1923 à Hambourg est avant tout une explosion de flammes blanches que la gouge creuse dans la nuit. C'est souvent en tant que « suites » que ces gravures sur linoléum gagnent à être regardées. En Argentine, qui Moreau gagne en 1935, le style change. L'artiste découvre les luttes sociales des paysans pauvres, mais avec les espoirs des paysans qui renouent avec ce qu'il avait vécu dans une communauté agricole au Tessin. En témoigne en particulier un ensemble jamais réuni jusqu'ici, « Humahuaca. Vivre et apprendre avec les Indios » (1947-1948).

FRANÇOIS ALBERA

LA FRANCESINA. Haendel's Nightingale. – Sophie Junker
Label Aparté, 2020, CD 15 euros.

Quelle charmante et mystérieuse musicienne qu'Élisabeth Duparc, « le rossignol de Haendel ». Celle dont l'arrière-grand-mère fut actrice chez Molière se forma d'abord en Italie, mais c'est en Angleterre, comme dernière muse du « roi » Georg Friedrich Haendel, que la Francesina (« la petite Française ») en prenait le succès. Le « cher Saxon » offrit à sa prima donna les grands rôles de *Saül*, *Semele*, *Hercule*, *Serse*, entre autres. Dans son disque hommage, la jeune soprano belge Sophie Junker évoque et fait renaître la chanteuse-voyageuse. Tout est légèrement profonde et intense séduction. Voix d'oiseau espégle, traits agiles, déchirants ou rêveurs : on salue sa ligne claire dans *In Sweetest Harmony They Lived* (« Ils vécurent dans la plus douce harmonie »), venu de *Saül*, ou ses vocalises stratosphériques dans *Semele*... Avec elle, Franck-Emmanuel Comte et son ensemble, le Concert de l'Hostel Dieu, restituent magnifiquement le génie haendélien, tout en baroque jubilation et victoire du bel cant. La Duparc, lors de la création d'*Ode for Saint Cecilia's Day*, chantait *What Passion Cannot Music Raise?* (« Quelle passion la musique ne peut-elle inspirer ? »). Avec ce portrait, Sophie Junker nous prouve qu'Haendel et la musique peuvent presque tout.

AGATHE MÉLINAND

JUSQU'ICI TOUT ALLAIT BIEN... – Ersin Karabulut
Fluide glacial, Paris, 2020, 72 pages, 16,30 euros.

Comme le rappelle Pierre Christin dans sa préface, la bande dessinée turque est dynamique depuis longtemps, et Ersin Karabulut, qu'on connaissait déjà pour ses *Contes ordinaires d'une société résignée* (Fluide glacial, 2018), l'illustre remarquablement. Les neuf fables tragico-burlesques de *Jusqu'ici tout allait bien...* font froid dans le dos. Dans l'une, il présente une société où chacun vit avec une pierre qu'il porte sans savoir pourquoi, et, attention, il ne faut pas poser la pierre. Tout le monde devient suspect ; des hommes politiques sont dénoncés parce qu'ils auraient osé poser leur pierre... Une autre salue DOT, qui a créé un algorithme d'achat anticipant les désirs. Une dénonciation du système de surveillance généralisée par l'universitaire Shoshana Zuboff ? Oui, mais en plus ramassé. Karabulut n'est pas très loin ici de ce qui se fait en Chine avec Pinduoduo, une application addictive et ludique qui permet d'acheter en ligne, mais par achats groupés, pour faire baisser le prix. Un petit dernier : un virus modifie les visages ; ceux qui ne sont pas modifiés sont regardés de travers, les comportements d'exclusion fleurissent. Et voilà l'auteur percuté par ce qu'il advint cette année.

CHRISTOPHE GOBY

POLITIQUE

NOUVELLE HISTOIRE DE L'ULTRAGAUCHE. – Christophe Boursieiller
Éditions du Cerf, Paris, 2021, 392 pages, 24 euros.

Le terme « ultragauche » est aujourd'hui associé à la stigmatisation policière d'une partie de la gauche anticapitaliste. Peu de militants s'en réclament. Peut-être par ignorance. Le livre de Christophe Boursieiller, qui, en 2003, publiait déjà une *Histoire générale de l'ultragauche* (Denoël), offre un aperçu historique de ces « mouvances provisoires », de ces « poussières d'étoiles » à la gauche de l'extrême gauche. L'auteur date la naissance de cette nébuleuse à l'opposition de Rosa Luxemburg et des conseillistes aux bolcheviks au sein du Komintern. Son histoire se décline en plusieurs familles : la gauche germano-néerlandaise (Anton Pannekoek) ; le situationnisme (Guy Debord et Raoul Vancigem) ; le bordiguisme italien ; la mouvance Socialisme ou barbarie (Cornelius Castoriadis) et les communistes libertaires (Daniel Guérin). Les héritiers en seraient aujourd'hui les « black blocs » et les zadistes. Boursieiller tient un registre scrupuleux des amours et désamours des fortes personnalités de ces micromouvements qui s'assemblent puis se désassemblent dans une recherche collective. Avec ses fulgurances et ses dérives.

PHILIPPE BAQUÉ

PHILOSOPHIE

Penser le dehors

EN contemplant la couleur d'une cerise, on saluera la richesse de sa teinte, ou on interrogera ce qui est à l'œuvre dans la perception qu'on en a. Autrement dit, elle peut solliciter l'imaginaire poétique ou devenir l'objet de la rationalité scientifique. Mais comment la matière peut-elle devenir l'objet d'une connaissance scientifique ? C'est ce que Gaston Bachelard interroge dans son dernier grand livre d'épistémologie, *Le Matérialisme rationnel* (1953) (1). Il y propose d'étudier les conditions qui ont permis d'appréhender la diversité extérieure à la pensée, de la constater, puis de la mettre en ordre, à partir de l'histoire de la chimie et de ses acquis. Cette saisie de la diversité fondamentale du réel ne saurait être que collective : pour Bachelard, contrairement à l'idéalisme de la pseudo-expérience personnelle, le matérialisme

scientifique, radicalement distinct du sens commun, se définit par le fait que le monde qu'il appréhende est médiatisé par des instruments, des techniques, des connaissances, etc., qui constituent un legs irréductiblement historique et social. Contre l'intuition individuelle, il importe d'insister sur cette dimension sociale de la connaissance véritable. Autrement, c'est la retombée dans le mythe du donné immédiat qui guette, et avec lui, potentiellement, la pensée religieuse.

On retrouve, en un sens, cette volonté de tirer des leçons philosophiques de l'état d'esprit scientifique dans l'œuvre d'Alain Badiou, qui fait l'objet d'une introduction... par le philosophe lui-même (2). Dans un bref ouvrage, qui réunit des entretiens et des conférences, Badiou explique succinctement les idées

centrales de son entreprise théorique. La philosophie a affaire à ce par quoi l'humanité dépasse son simple statut d'espèce animale existant parmi d'autres : sa capacité à produire des vérités. Les vérités, qui sont, selon Badiou, des réalités à valeur universelle, peuvent se ranger sous quatre rubriques : la science, l'art, la politique et l'amour.

Dans ces quatre domaines peuvent advenir des événements, c'est-à-dire l'apparition de nouveautés transcendant leur contexte d'émergence. C'est par exemple le cas lors de la découverte d'un théorème mathématique ou de la naissance d'une forme inédite d'organisation collective (la Commune en offre un exemple frappant). Et la philosophie a pour tâche de recueillir le sens de ces événements et de l'inscrire dans un discours systématique susceptible de nous aider à leur être « fidèles », à en faire passer les enseignements dans nos existences de manière cohérente, comme peuvent s'y attacher les militants politiques obstinés, les scientifiques acharnés ou les amants prêts à tous les sacrifices. Dans tous ces cas, l'humain se met au service d'une cause qui le dépasse, précisément du fait de son caractère universel, et prouve ainsi qu'il n'est pas réductible à son statut d'animal ou même de simple existant au sein du monde.

L'œuvre de Badiou est paradoxalement marquée de manière explicite par un antimatérialisme revendiqué. Car le terme « matérialisme » a trop servi, selon lui, à donner des gages au relativisme contemporain qui nie précisément toute universalité et toute transcendance pour nous installer dans une représentation du monde qui ne connaît que du divers, « des corps et des langages », dont le seul lien possible est l'échange. Ce qui conduit tout simplement à donner une base ontologique au marché capitaliste. La lucidité du « matérialisme rationnel », bonne et belle lorsqu'elle reste dans les bornes de l'entreprise de connaissance, ne doit donc pas être confondue avec le cynisme du matérialisme vulgaire, qui foule aux pieds ce que l'humanité et son histoire ont pu connaître de grand.

GUILLAUME FONDU.



allemand, ce volume, le premier de ce qui doit être une trilogie, est édité pour le centenaire de la naissance de Dürrenmatt. Il est splendide.

PIERRE DESHUSSES.

(1) Madeleine Betschart et Pierre Bühler (sous la dir. de), *Parcours et détours avec Friedrich Dürrenmatt. L'œuvre picturale et littéraire en dialogue*, Steidl - Diogenes - Centre Dürrenmatt, Göttingen-Zürich-Neuchâtel, 2021, 320 pages, 65 euros.

(1) Gaston Bachelard, *Le Matérialisme rationnel*, édition établie par Lucie Fabry, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », Paris, 2021, 416 pages, 14 euros.

(2) Alain Badiou par Alain Badiou, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 2021, 176 pages, 13 euros.

LIVRE D'ART

Les mots dans l'image

JUSQU'À l'âge de 25 ans, Friedrich Dürrenmatt, l'auteur suisse le plus traduit dans le monde, ne savait pas s'il devait devenir écrivain ou artiste. Il fut les deux. Dessiner servait autant à conjurer les visions qui l'assaillaient qu'à préparer ses textes. Si c'est dans l'écriture théâtrale qu'il s'est senti le plus à l'aise et le plus accompli, c'est que la réalité du monde ressemblait pour lui à un théâtre. Le meilleur moyen de s'y retrouver était d'en créer une sorte de reflet, un contre-monde artistique dont la scène était par essence le meilleur support. Comme dans une partie de ping-pong, l'image l'amenait au texte, le drame aux illustrations, les illustrations à la mise en scène.

Un ouvrage éclairant « prend comme point de départ l'œuvre picturale pour la mettre en relation avec l'œuvre littéraire (1) ». Ses cinq parties thématiques (la croix, le Minotaure, etc.), qui correspondent chacune à un aspect spécifique de l'imaginaire de l'auteur, sont richement illustrées de dessins, peintures et gravures longtemps restés privés. Bilingue français-